Forcier, Céline. *La critique*. Ottawa : Vermillon, 2012. 246 p.

« Quel artiste, peu importe la discipline, n'a jamais été l'objet d'une mauvaise critique ? N'y a-t-il pas une manière, un ton, une façon adéquate pour critiquer ? Et si, un jour, on forçait un critique à produire une œuvre pour qu'il découvre ce qu'est la création ? ». Le roman de Céline Forcier fera du bien à tous ces lecteurs qui, un jour ou dans leur profession, écrivent et soumettent leur manuscrit à une maison d'édition et, si celui-ci paraît sur les étagères des librairies, le voient livré à la critique. *La critique* en appelle à la mansuétude de ces gens dont le travail consiste à juger l'œuvre, et assène à intervalles réguliers des citations bien senties d'auteurs célèbres qui, au cours des siècles, ont finement remarqué que « 'si la critique est facile, l'art est difficile' (Destouches) », car « 'une seule critique nous blesse plus que vingt éloges ne nous flattent' (Arnault) ». Ou, dans un registre plus acerbe, « 'certains critiques ressemblent assez à ces gens qui, toutes les fois qu'ils veulent rire, montrent de vilaines dents' (J. Joubert) ».

La leçon d'humilité qu'administre le roman de Forcier aux critiques littéraires est simultanément un message d'encouragement à ceux qui prennent la plume, ou s'assoient devant l'écran de leur ordinateur, pour faire œuvre de fiction. Le roman décrit particulièrement les heures de doute et celles des pages blanches chez tout auteur, l'effort propre à la création, la part du vécu dans tout projet d'écriture, les affres de l'attente avant la décision de l'éditeur de publier ou non. Mais cet éloge de l'écriture, ce renfort accordé aux auteurs n'est en rien une lamentation. *La critique* est un roman pour se décontracter et se détendre. Pour ce faire, il propose une histoire à dormir debout mais, pour le moins qu'on puisse dire, très efficace : un certain Jacques Pigeon qui, une fois arrivée la cinquantaine, décide, sûr de son fait, d'écrire un chef d'œuvre ; ledit chef d'œuvre démolit lors d'une émission télévisée par la redoutable critique Camilla de Beaumarchais ; une fortune soudaine qui fait de l'écrivain en herbe un millionnaire ; un enlèvement ; une séquestration d'une année dans une tour qui, à défaut d'être d'ivoire, est de tout confort ; finalement, la consécration littéraire comme s'il suffisait d'une année sabbatique pour rédiger un bon livre. Autrement dit, dès que Monsieur Pigeon prend les choses en main, tous ses rêves se réalisent et le monde de la critique file à qui mieux-mieux une appréciation respectueuse du monde des écrivains pour le bonheur de tous. La critique Camilla de Beaumarchais se métamorphose et nous prend au dépourvu. Avant ses aventures, elle assassinait allègrement les œuvres qu'elle présentait au public. A Jacques Pigeon, elle fournit des conseils impitoyables : « Souhaitons-lui d'avoir gardé son emploi et souhaitons-nous qu'il ne récidive pas en littérature.

Pitié pour les arbres ! Et là, je [parle] de ceux abattus pour faire du papier à imprimer des bouquins de ce genre ». A la fin du roman, le ton s'est adouci et elle avance une opinion nettement plus nuancée : « Au moyen d'une mise en abyme, l'auteur a su conjuguer avec brio, humour noir, suspense, horreur, romance, donnant à ce roman un cachet tout à fait unique, à ranger parmi les inclassables ». Quelle volteface inattendue !

Aussi léger que soit le roman, il pose néanmoins deux questions très sérieuses. D'une part, le rôle des critiques littéraires et, par extension, les critiques d'art, les évaluateurs d'articles, les journalistes, les chercheurs, n'est-il pas démesuré ? Le roman montre à plusieurs reprises que le jugement de quelques élus représente le goût d'un groupe restreint et n'est pas représentatif. Il révèle aussi que le critique peut se tromper. D'autre part, dans un contexte qui s'élargit à l'ensemble de la vie publique, et pas simplement en littérature, pourquoi tolérons-nous la mise à mort médiatique de l'un ou l'autre individu ? Comme le confie Jacques Pigeon dans une lettre adressée à sa mère après avoir regardé l'émission « A vous de juger » dans laquelle son premier livre est assommé de commentaires au vitriol, « Je t'assure, elle ne m'a pas épargné. [...] Mon livre à la télévision nationale, le rêve ! Détruit systématiquement sous mes yeux, le cauchemar ! Devant ma femme, ma fille, mes amis, mon éditeur, la honte ! ». Restons-en là ; dans le monde de la fiction, tout malheur peut, si l'auteur le souhaite, trouver réparation et laisser place à une belle réussite. Tel est le bonheur de *La critique*.

Pauline Brise